

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'âme de Batman

François Bilodeau

Volume 31, numéro 6 (186), décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bilodeau, F. (1989). Compte rendu de [L'âme de Batman]. *Liberté*, 31(6), 88–91.

CINÉMA

FRANÇOIS BILODEAU

L'ÂME DE BATMAN

Plus que le spectacle, notamment le numéro de Jack Nicholson dans le rôle du Joker, je retiens de *Batman* le personnage même du héros interprété avec finesse par Michael Keaton. Celui-ci tenait également le rôle titre dans le précédent film de Tim Burton, *Beetlejuice*. Mais autant avait-il dû, pour créer ce personnage de diabolin – de Joker avant la lettre –, projeter une image hystérique, autant fait-il preuve, dans le double rôle de Bruce Wayne-Batman, d'une humilité et d'une discrétion exemplaires. Dans *Beetlejuice*, il brûlait littéralement les planches et volait la vedette; dans *Batman*, il est tenu en respect et se fait éclipser par Jack Nicholson, la blonde Kim Basinger (Vicki Vale), les cascadeurs, les décors, les effets spéciaux et les engins qu'il pilote. Et je ne parle pas du costume même de l'homme chauve-souris, qui l'enserme de la tête aux pieds comme une armure. Or Keaton tire parti de l'ombre dans laquelle le film le plonge, et de là, en s'appuyant essentiellement sur sa voix et son regard, il compose un Batman complexe et complexé, inquiétant et fuyant, racé et rusé. Il est dommage, toutefois, que Tim Burton ne le seconde pas toujours avec bonheur; pris par le cirque qu'il déploie et engagé non seulement pour réaliser un film mais pour vendre des produits, celui-ci gâche parfois par la surenchère le potentiel dramatique du scénario. La scène capitale du meurtre des parents de Bruce Wayne, alors qu'il n'était qu'un

enfant, méritait par exemple un traitement plus sobre; on comprend mal pourquoi Burton tourne cette séquence rétrospective avec force distorsions visuelles et sonores quand, au tout début, il avait habilement fait référence au traumatisme du héros en le montrant châtier et terroriser deux filous qui venaient d'attaquer un couple accompagné de leur jeune garçon.

Bien que Tim Burton se croie obligé de tout amplifier, ses films demeurent intéressants. Et dans *Beetlejuice* et dans *Batman*, une créature hyperbolique, à la fois loufoque et insolente, mène le bal et sème la pagaille. Et dans les deux cas, le destin de ce «monstre» exubérant et asocial est étroitement lié à celui d'un personnage en retrait – une adolescente dans le premier, Bruce Wayne dans le second – qui, s'il ne bafoue pas l'autorité comme le font allégrement Beetlejuice et le Joker, ne participe pas pleinement au jeu social; ce personnage s'habille de noir et, une fois le fou dangereux mis hors d'état de nuire, émerge de l'ombre et s'intègre à son milieu.

Dans *Beetlejuice*, un couple de fantômes essaient en vain de déloger la famille qui s'installe dans la maison qu'ils habitaient. Un tantinet neurasthénique, la fille des nouveaux propriétaires découvre en ces fantômes plutôt inoffensifs des êtres nettement plus sympathiques et plus délurés que ses parents. Un autre fantôme, Beetlejuice, dit pouvoir aider le trio à donner la frousse aux parents «imbéciles». Or le remède se révèle pire que le mal: une fois laissé en liberté, Beetlejuice n'en fait qu'à sa tête, s'en prend à ceux qui l'avaient appelé et veut même épouser la jeune fille contre son gré. Mais on réussit à neutraliser le mauvais génie; humains et fantômes s'entendent alors pour partager la maison, et l'adolescente – que l'on voit sortir de l'école – vivra dorénavant autant auprès de ses parents réels que de ses parents imaginaires.

«Have you ever danced with the Devil under the pale moonlight?» C'est la question que Jack Napier pose au petit Bruce après avoir assassiné M. et Mme Wayne; et c'est cette même question que bien des années plus tard l'orphelin de-

venu Batman entendra de la bouche grimaçante de Jack Napier devenu le Joker. À l'instar de l'adolescente de *Beetlejuice*, Bruce a lui aussi «dèjà dansé avec le diable» et, malgré l'amour qu'il leur a toujours manifesté, rêvé de «tuer» ses parents. Lorsque la reporter-photographe Vicki Vale lui fait remarquer que la grande et austère salle à manger du manoir Wayne ne lui ressemble pas, apparaît un écart entre le fils et ses parents, écart que s'était empressé de nier l'enfant sage après le drame, mais qui, ainsi refoulé, revient maintenant le hanter sous les traits grotesques du Joker.

«You made me», dit l'un. «You made me too», répond l'autre. De fait, les deux adversaires partagent les mêmes intérêts: arts, chimie, déguisements et... Vicki Vale. Toutefois, pendant que Bruce Wayne, rongé de culpabilité, souffre d'inhibition, reste la plupart du temps terré dans l'obscurité du manoir, profite de celle de la nuit pour sortir sous un costume blindé, se soumet scrupuleusement à la loi paternelle contraignante qu'il croit avoir transgressée et s'interdit tout plaisir pour punir le mauvais fils qu'il est persuadé avoir été, le Joker, lui, parade dans la ville vêtu d'accoutrements multicolores et, au son de ses *ghetto-blasters* et de ses éclats de rire, profane la maison paternelle et la soumet à la loi despotique du délinquant.

C'est bien entendu grâce à la blonde photographe, objet de désir et «témoin objectif», que le héros se libère de l'emprise de son «roman familial» – et, par le fait même, de la domination que Jack Napier exerçait sur lui – et qu'à l'avenir il pourra, dans son costume de Batman, seconder les autorités de sa ville et, dans la peau de Bruce Wayne, mener la vie de château. Comme l'adolescente de *Beetlejuice*, Bruce Wayne traverse une crise de croissance: l'enfant en lui est devenu un monstre qui exerce sur lui un chantage. Il se voit alors forcé de sortir de sa semi-retraite et de renoncer à certains de ses fantasmes enfantins.

Il est curieux que, dans un communiqué largement diffusé par la presse, le docteur Yves Lamontagne, président de

l'Association des *psychiatres* du Québec, n'ait pas fait état de la crise vécue par Batman; du film il a plutôt souligné la « violence », selon lui « nettement apeurante pour des enfants de moins de dix ans ». En fait, le savant docteur n'a rien dit sur le film; il aura plutôt réagi au spectacle et cru bon nous en faire part. Il est vrai que Tim Burton, pour attirer son public – notamment les jeunes, à qui ses films s'adressent avant tout – exploite au maximum les possibilités offertes par des créations telles que Beetlejuice et le Joker, et que, grâce aux comédiens, maquilleurs, costumiers et créateurs d'effets spéciaux, ses deux « monstres » donnent tout un spectacle – et pas très recommandable, j'en conviens. Mais d'un autre côté, la violence spectaculaire de ces méchants s'inscrit dans un récit où le bon sens et la morale finissent par triompher; leurs frasques ayant des conséquences funestes, Beetlejuice et le Joker devront être éliminés, comme la plupart des autres vilains qui sévissent dans ce genre de film. En outre, *Batman*, plus encore que *Beetlejuice*, est un récit de formation; le héros y est graduellement amené à distinguer le réel de l'imaginaire, à réévaluer ses points de vue, bref à exercer son jugement, ce que, de son côté, le docteur Lamontagne ne semble pas avoir pris le temps de faire avant d'émettre son avis.

*

On prépare déjà de prochains épisodes. Toutefois, j'ai bien peur qu'aussitôt ressuscité le personnage n'ait déjà rendu l'âme. Michael Keaton saura bien lui donner quelques sur-sauts; mais comme à la fin du premier film Bruce Wayne surmonte sa crise et assume pleinement ce qu'il est, c'est-à-dire un orphelin millionnaire doublé d'un justicier, il ne lui restera plus, chaque fois qu'il se lancera désormais dans une aventure, qu'à faire triompher le bien et à se donner en spectacle.